LES SOUVENIRS

DES

PREMIÈRES AMOURS,

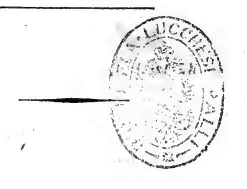
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. CAIGNIEZ.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de S. M. l'Impératrice, le 26 octobre 1807.

PRIX 1 f. 20 c.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORVAL.	M. *Barbier.*
LYSIMON.	M. *Granville.*
Mad. D'ORLIS, voisine et amie de Lysimon.	Mlle *Delille.*
AGATHE, fille de madame d'Orlis.	Mlle *Adeline.*
MARGUERITE, vieille geuvernante de madame d'Orlis.	Mme *Pélissier.*
GERMAIN, valet de Dorval.	M. *Armand.*
THÉRÈSE, paysanne.	Mlle *Molière.*

La scène est à la campagne, à quelques lieues de Paris.

LES SOUVENIRS
DES
PREMIÈRES AMOURS.

Le théâtre représente un paysage agréable. Sur le côté à droite on voit le mur d'un jardin, avec une petite porte grillée et un banc de pierre à côté. Quelques arbres forment un couvert épais devant la porte.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, LYSIMON.

(*Lysimon est en chasseur à la vieille mode; Dorval aussi en chasseur mais plus élégant.*)

LYSIMON.

Mon cher voisin, nous ferons bien de nous reposer un instant ici, à l'ombre. (*Ils déposent leurs fusils.*) Ce maudit lièvre nous à fait faire un chemin !... Ma foi, j'y renonce. Mais il me paraît que votre valet, le brave Germain, ne l'abandonne pas, lui, car je ne le vois plus auprès de nous. Eh bien, M. Dorval, comment trouvez-vous ce pays.

DORVAL.

Il me plaît beaucoup.

LYSIMON.

Vous avez fait là une bonne acquisition, la plus belle maison du canton, à six lieues de Paris; air sain, position heureuse, des vues.....

DORVAL.

Et votre voisinage, monsieur Lysimon.

LYSIMON.

Bien flatté que vous le comptiez pour quelque chose. Vous ne retournerez plus en Amérique ?

DORVAL.

Non, monsieur. Voilà la solitude où je veux fixer ma retraite.

LYSIMON.

Eh bien, nous tâcherons de l'embellir par d'agréables distractions. Nous avons des voisins, et surtout des voisines dont je vous ferai faire la connaissance.

DORVAL, *souriant.*

Allons, nous verrons les voisines.

LYSIMON.

Plus volontiers que les voisins peut-être ? Eh ! tenez, nous sommes ici justement. . . Vous voyez cette porte grillée ? c'est là que demeure monsieur d'Orlis, homme respectable et mon ancien ami. Il est absent en ce moment, mais je n'attendrai pas son retour pour vous présenter à son aimable épouse. Il y a douze ans, à peu près, qu'elle vint habiter ici avec sa fille, qui n'avait alors que quatre ans. Elle fit l'acquisition de cette maison, et, quelques années après, elle épousa le vieux monsieur d'Orlis, qui, par un bon contrat, assura toute sa fortune à l'enfant de sa femme. Cette dame est charmante; elle n'a guerre que trente-deux ans; encore faut-il la voir avec sa fille qui en a seize pour lui donner cet âge là. Quant à sa fille, oh ! rien n'est plus joli, plus gai, plus aimable !

DORVAL.

Eh mais, mon cher voisin, vous m'en parlez d'une manière....

LYSIMON.

Entre nous, M. Dorval, j'en parle comme d'une personne qui sera bientôt ma femme. Eh ! oui, ma foi, j'ai la parole de sa mère, et depuis long-tems mon ami d'Orlis m'a donné la sienne.

DORVAL.

Et la jeune personne n'a que seize ans ?

LYSIMON.

Il est vrai que je m'avise un peu tard de m'ennuyer d'être garçon; je ne suis pas loin d'avoir.... Combien me donneriez-vous ?

DORVAL.

Mais.... quarante ans à peu près.

LYSIMON, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! (*bas.*) Bientôt cinquante, mon ami. Vous voyez donc qu'on est encore.... Mais l'aimable Agathe a vu peu de monde, et je sais qu'elle n'aime personne. D'ailleurs, je ne serai point exigeant, je ne lui demanderai point d'amour, je ne veux que de la bonne et franche amitié : ainsi j'espère que cela s'arrangera fort bien.

DORVAL.

Allons, je vous en félicite de tout mon cœur.

LYSIMON.

Je veux avant peu, mon cher voisin, que vous fassiez comme moi. Plusieurs demoiselles très-jolies se réunissent souvent chez madame d'Orlis. Aimable cavalier comme vous l'êtes, et dans l'âge où l'on plaît encore, il vous sera facile de faire un choix.

DORVAL.

Non. N'ayant pu m'unir autrefois à la seule femme que j'aye véritablement aimée, je n'ai jamais pensé depuis à prendre un engagement sérieux.

LYSIMON.

Vous me parlez donc de l'objet de vos premières amours ?

DORVAL.

Oui, monsieur, et vous le croirez peut-être difficilement; le souvenir n'en est point encore effacé.

LYSIMON.

Cela n'est pas croyable !

DORVAL.

Entendons-nous, M. Lysimon; vous pensez bien que je ne suis plus amoureux à en perdre la tête, comme je l'étais alors. Mon père était ami de M. de Sénanges, qui avait, en Bretagne, un château voisin du nôtre. Dans une de mes vacances de collége, je vis sa fille, nommée Sophie, qui sortait du couvent. Qu'elle était belle ! elle avait quinze ans.

LYSIMON, *vivement.*

C'est comme mon Agathe : je la vois d'ici.

DORVAL.

Mon amour devint une idolâtrie. Un jour Sophie, sa mère et moi nous étions sous un berceau de jasmin du jardin de Sénanges ; je tombe aux pieds de Sophie, je lui jure un amour éternel, sa bouche ne me répond point, mais ses yeux, tendrement fixés sur les miens, m'assurent que son cœur partage mon amour. Concevez-vous quelle était alors mon ivresse ?

LYSIMON, *avec feu.*

Si je le conçois ! Continuez, je suis sous le berceau de jasmin.

DORVAL.

Ce jour là même finit le plus beau tems de ma vie. M. de Sénanges avait promis sa fille à un homme très-riche, je ne l'étais point, et ma Sophie fut forcée d'épouser mon rival. Je ne vous peindrai pas mon désespoir. L'occasion s'offrit de passer en Amérique, je la saisis. Mon fidèle Germain m'accompagna. Nous demeurâmes quatorze ans au Nouveau Monde, et je m'y fis une fortune assez considérable. De retour à Paris, je m'informe de Sophie, j'écris en Bretagne ; on me répond que depuis long-tems son père est mort ainsi que son époux, et que personne ne sait dans le pays ce qu'elle est devenue depuis son veuvage.

LYSIMON.

C'est fâcheux. (*regardant vers la gauche.*) Ah ! voilà Germain. Allons, il l'a manqué aussi.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN, *un fusil sur l'épaule.*

DORVAL.

Eh bien, Germain, ce lièvre ?

GERMAIN.

Ma foi, monsieur, la paix soit avec lui. J'ai rencontré là-bas Thérèse, la sœur de votre jardinier, M. Lysimon. (*à Dorval.*) C'est une bonne paysanne, qui a toute la fraîcheur, toute la santé que donne le travail aux filles de

la campagne. Eh bien, monsieur, tandis que je causais avec elle, le lièvre a gagné la plaine et il a bien fait.

LYSIMON.

Germain est fin chasseur, à ce qu'il me paraît.

GERMAIN, *à Dorval.*

Mon cher maître, mon mariage est décidé, si vous y donnez votre consentement.

DORVAL.

Allons, Germain, marie-toi. Je ferai les frais de ta noce.

GERMAIN.

Vous me comblez de joie! Tenez, si vous trouviez l'occation de faire en même tems les frais de la vôtre, cela porterait bonheur à la mienne.

DORVAL.

Oh! moi!

GERMAIN.

Eh! oui; je parie que M. Lysimon sera de mon avis. Vous venez d'acheter un fort beau château, mais ce sera toujours un triste manoir, tant que vous l'habiterez en garçon. Animez cette solitude par la présence d'une épouse jeune et jolie, et le château ne sera plus reconnaissable.

LYSIMON.

Eh mais, j'approuve fort ce que dit là Germain. Votre amour pour Sophie est un roman, qui en est resté au premier volume: ainsi, faute de matériaux pour le finir, il faut en recommencer un autre.

DORVAL.

Un autre roman? Il est un peu tard pour y penser. Et puis le souvenir de ma Sophie a toujours nui beaucoup à toutes les femmes que j'ai vues depuis.

LYSIMON.

C'est une duperie, parbleu! et qui n'a pas des souvenirs comme les vôtres? Mais faut-il pour cela... (*il rit.*) Je ne me rappelle jamais sans rire la manière gaûche dont je fis ma première déclaration d'amour. Ah! mon ami, que j'étais sot ce jour-là!

GERMAIN.

C'est comme moi, monsieur, quand je déclarai ma première flamme à la belle Marguerite, la femme-de-chambre de cette Sophie, dont parle mon maître. Elle approchait cependant la quarantaine; mais c'était une fraîcheur, un embonpoint! Quoique je n'eusse alors que la moitié de son âge, j'en étais éperduement amoureux. Je lui avais écrit une bonne promesse de l'épouser; mais l'intervalle des mers en empêcha l'exécution.

LYSIMON, *riant.*

Ce pauvre garçon!

GERMAIN.

Monsieur est bien bon de me plaindre. Si ma belle est encore de ce monde, elle doit être aujourd'hui... (*il rit.*) Ah! ah! ah! je n'ai point emporté son portrait, moi. Je n'ai point, à l'exemple de mon maître, nourri mon amour par la contemplation fréquente d'une peinture qui ne vieillit jamais; aussi, du diable si je me souviens seulement de sa figure.

LYSIMON, *à Dorval.*

Vous aviez donc emporté le portrait de votre Sophie?

DORVAL.

Oui, monsieur.

LYSIMON.

Allons, c'est Sophie, à quinze ans, que vous aimez encore; mais vous ne la reverrez plus celle-là. Ainsi, croyez-moi, il faut vous résoudre à trouver aimables d'autres traits que les siens. Je veux absolument que vous voyez les jeunes amies de ma chère Agathe; je suis sûr que vous trouverez parmi elles...

DORVAL.

Quelle folie!

LYSIMON.

Tenez, puisque nous voilà tout près de la maison de madame d'Orlis, je vais commencer par vous faire faire sa connaissance.

DORVAL.

Quoi! dans cet accoutrement? et avant d'avoir prévenu cette dame...

LYSIMON.

Bagatelle ! Je suis là sans cérémonie, moi. Je vais voir d'abord si l'on y est, et je reviendrai vous reprendre. Si cette grille était ouverte. (*il va pousser la grille.*) Non, il faut que je fasse le tour. (*il fait quelques pas et revient.*) Vous allez voir ma prétendue, et vous m'en direz votre avis. Elle est vraiment... d'honneur, j'en raffiole. Aussi elle n'aura qu'à desirer... Oh ! mon dieu, elle fera de moi tout ce qu'elle voudra. Je veux la rendre la plus heureuse petite personne... Mais, pardon ; je cours et je ne vous ferai pas long-tems attendre. (*il sort par le fond à droite.*)

SCENE III.

DORVAL, GERMAIN.

DORVAL, *gaîment.*

Allons, puisque M. Lysimon le veut absolument, je verrai nos aimables voisines. Mais je ne pense pas...

GERMAIN, *regardant autour de lui.*

Voyez donc, monsieur, cette petite porte grillée, ce banc de pierre à côté, et ce bois où nous sommes... Est-ce que cela ne vous rappelle rien ?

DORVAL.

Tu as raison, Germain ; il y avait à Sénanges un endroit qui ressemblait assez à celui-ci.

GERMAIN.

Eh bien, monsieur, c'est sur le banc de pierre qu'on voyait auprès d'une pareille petite porte qu'assis un beau soir, la belle Marguerite et moi, nous nous amusâmes à graver nos noms, avec un petit couteau, sur la pierre blanche qui bordait la porte. Si nous fesions un jour ce voyage, je vous montrerais sur cette pierre-là....

(*Il s'approche de la porte pour montrer la pierre, puis il reste immobile et stupéfait à la considérer.*)

DORVAL.

Eh bien, qu'as-tu donc ?

GERMAIN, *s'approchant plus près du mur et lisant.*

Mar.... Marguerite ! Eh ! oui, c'est bien Marguerite. Que

diable.... Voilà aussi Germain, en toutes lettres ? Mais, qui peut avoir gravé là....

DORVAL.

Quelle plaisanterie, voyonsdonc. (*il va regarder l'inscription.*)

GERMAIN, *à lui-même.*

Sommes-nous à six lieues de Paris ou bien au fond de la Bretagne : Eh bien, monsieur ?

DORVAL.

Effectivement. Mais il y a d'autres Germains que toi dans le monde, et les Marguerites ne sont pas plus rares.

GERMAIN.

D'accord, mais vous conviendrez....

DORVAL.

Le croirais-tu, mon cher Germain, l'aspect de ces lieux a pour moi un charme inexprimable !

GERMAIN.

Je le conçois à merveille ; leur ressemblance avec ceux où jadis...

DORNAL.

Vraiment, je crois ici respirer l'air de mes jeunes années. Te souviens-tu, Germain, qu'un jour nous rencontrâmes, dans l'endroit dont tu parles, l'adorable Sophie qui rentrait avec madame Benoît. Cette vieille femme de charge du château de Senanges. Je crois voir encore la mauvaise humeur de la vieille, et le gracieux accueil de sa jeune maîtresse.

GERMAIN.

Oui, oui, monsieur ; je me souviens aussi, que dans ce moment même cette petite porte s'ouvrit, et que la belle Marguerite en sortit pour venir à notre rencontre.

DORVAL, *souriant.*

J'avais oublié cette circonstance, par exemple.

GERMAIN.

Je le crois, comme j'aurais oublié la vôtre, sans celle-là. Eh bien, ne me voilà-t-il pas à présent tout ému et palpitant, comme moi, au souvenir de mes premières amours ! Voilà que ces traits charmans, que j'avais oubliés, se dé-

brouillent dans ma tête, et que je revois Marguerite, comme elle était alors !

DORVAL, *regardant vers la gauche.*

Eh ! vois donc, Germain, cette jeune personne qui vient là-bas avec cette femme âgée. Ne dirait-on pas que voilà Sophie et la vieille qui l'accompagne, comme au jour dont nous venons de parler ?

GERMAIN.

Vraiment, c'est encore cela ; monsieur.

DORVAL.

Elle me paraît bien jolie .. Juste ciel ! Sophie ! Mais regarde donc ; voilà sa taille, sa démarche, ce sont ses traits !

GERMAIN.

Eh oui, parbleu !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, AGATHE, MARGUERITE, *entrant par le fond à gauche et allant vers la petite porte du jardin.*

MARGUERITE, *à Agathe qui la précède de quelques pas.*

Doucement, doucement, mademoiselle, vous allez trop vite.

AGATHE, *affectueusement.*

Pardon, ma bonne : je songais à mes pauvres oiseaux qui n'ont point eu à manger ce matin.

DORVAL, *à part.*

Quel étonnant rapport !

(*Il salue Agathe ; elle lui rend son salut et le regarde avec curiosité tandis que Marguerite va ouvrir la porte du jardin.*)

GERMAIN, *à lui-même.*

Et moi, j'ai beau regarder cette petite porte... Ah ! Marguerite !

MARGUERITE, *se retournant brusquement.*

Hein ?

AGATHE, *à part en s'éloignant.*

Comme ce monsieur me regarde ! (*Elle entre dans le jardin.*)

DORVAL, *à part.*

L'aimable personne !

MARGUERITE, *s'approchant de Germain.*

Ne m'avez vous pas appelée ?

GERMAIN.

Moi ? (*il lève les épaules.*)

MARGUERITE.

Pardon.... (*à part.*) Eh mais, mon dieu, cette figure.... (*Elle rentre dans le jardin en considérant toujours Germain.*)

GERMAIN, *à part.*

Qu'à donc cette vieille à me considérer.

SCENE V.

DORVAL, GERMAIN.

DORVAL, *à lui-même.*

Mais quelle ressemblance ! et monsieur Lysimon qui ne revient pas !

GERMAIN, *riant à lui-même.*

Eh ! eh ! ne m'avez vous pas appelée, disait-elle ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÈSE.

(*Thérèse entre par la gauche un panier au bras, et va pour sortir par la droite.*)

GERMAIN, *l'arrêtant.*

Eh ! voilà ma chère Thérèse ! retournez-vous chez M. Lysimon ?

THÉRÈSE.

Non, M. Germain. Faut qu'j'aille encore chez la commère Simone, c'te maison blanche là-bas.

DORVAL.

Germain, c'est donc là....

GERMAIN.

Oui, mon cher maître; voilà celle qui tantôt m'a fait manquer le lièvre.

DORVAL.

Je t'en fais compliment.

THÉRÈSE, *avec une petite révérence.*

Bien obligée, monsieur. (*bas à Germain.*) Vous li avez donc parlé...

GERMAIN.

Oui.

THÉRÈSE.

Eh mais ! mon dieu ! v'là qu'ça m'rend toute honteuse !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE, *tenant un petit porte-feuille à la main.*

MARGUERITE, *se retournant vers le jardin.*

Oui, mademoiselle ; faites compagnie à M. Lysimon, tandis que je vais chez le fermier voisin, dire à votre maman qu'on l'attend chez elle.

THÉRÈSE, *à Germain qui veut l'embrasser.*

Finissez donc, vous.

(*Dorval s'approche de la grille pour voir Agathe à qui Marguerite vient de parler.*)

GERMAIN, *à Thérèse.*

Pourquoi refuser des arrhes en à-compte...

MARGUERITE, *à part.*

Oh ! c'est bien lui !

THÉRÈSE.

Gardez vos arrhes, monsieur ; vous me payerez tout après la noce.

MARGUERITE, *à part.*

Ah ! ah ! (*serrant le porte-feuille.*) Je viens de retrouver certain papier dont je veux....

THÉRÈSE, *à Germain qui la retient encore.*

Laissez moi, la commère Simone m'attend. (*à Marguerite*) Ah ! bonjour, m'amselle.

MARGUERITE.

Bonjour, bonjour, Thérèse. (*la tirant à part.*) Puisque tu vas chez la commère Simone, j'irai t'y rejoindre tout l'heure.

THÉRÈSE.

C'est comme vous voudrez ; mais ne soyez pas long-tems.

DORVAL, *regardant dans le jardin.*

Voilà M. Lysimon qui lui parle.

THÉRÈSE, *à Germain.*

Au revoir. (*Germain ne répond pas et regarde Marguerite.*) Eh ben, qu'est-ce qu'il a donc ? (*Plus haut à Germain.*) Vous m'répondrez quand ça vous f'ra plaisir. (*elle sort.*)

GERMAIN, *voulant courir après Thérèse.*

Eh mais ! dites donc, Thérèse.... (*Marguerite le retient par le bras.*)

DORVAL, *à la porte du jardin.*

Ah ! les voilà qui viennent de ce côté !

GERMAIN, *à Marguerite qui l'examine.*

Eh bien, quoi ?

MARGUERITE.

Au revoir Germain.

(*Elle sort par la droite et Germain la regarde aller, tout stupéfait.*)

SCENE VIII.

LYSIMON, AGATHE, DORVAL, GERMAIN.

LYSIMON, *sortant du jardin, à Agathe qui le suit.*

Mademoiselle, vous voyez monsieur Dorval, notre nouveau voisin, c'est un aimable cavalier qui brûle de faire votre connaissance. (*Agathe salue timidement.*)

DORVAL, *avec impétuosité.*

Ah ! mademoiselle, qu'il serait heureux pour moi... Ces traits charmans qui n'ont jamais perdu leur pouvoir sur mon cœur.... (*à part.*) Allons, qu'est-ce que je vais dire ? suis-je devenu fou ? je lui parle comme si c'était...Mais c'est que la voilà ! (*Agathe exprime son étonnement.*)

LYSIMON.

Eh bien, eh bien, voisin, comme vous prenez feu ! Ah ça ! écoutez donc...

DORVAL, *vivement.*

Monsieur Lysimon ? (*il le tire à l'écart.*)

AGATHE, *à part.*

Il est singulier ce monsieur !

DORVAL, *à demi-voix à Lysimon.*

Monsieur, je crois n'avoir encore que dix-huit ans ! voilà ma Sophie, c'est elle-même, dans tout l'éclat de sa beauté et sortant du couvent !

LYSIMON, *mécontent.*

C'est fort bien ; mais il me semble que vous auriez pu trouver ailleurs....

DORVAL.

Vous ne m'entendez pas. (*tirant un médaillon de son sein.*) Regardez, monsieur, regardez ; voici le portrait de Sophie. Dites, peut-on ressembler davantage à mademoiselle ?

AGATHE, *à part.*

Que lui montre-t-il là ?

LYSIMON, *comparant Agathe et le portrait.*

C'est bien étonnant !

DORVAL.

N'est-ce pas la même figure, les mêmes charmes ? n'est-ce pas....

LYSIMON, *lui rendant le médaillon.*

Doucement, voisin ; gardez, contemplez cette copie là tant que vous voudrez, (*montrant Agathe.*) Mais laissez moi celle-ci : je vous ai dit qu'elle doit m'appartenir ; puisque vous avez si bonne mémoire, tâchez de vous en souvenir aussi.

DORVAL.

Je ne l'oublierai pas, monsieur.

LYSIMON, *à part.*

Et moi qui m'empressais bonnement de lui amener ma prétendue !

AGATHE.

Qu'avez vous donc, M. Lysimon ? vous paraissez troublé.

LYSIMON.

Oh ! ce n'est rien. C'est qu'on vient de me montrer... Vous ne reconnaissez pas monsieur, sans doute ? mais il vous reconnaît bien, lui, et c'est ce qui me fâche beaucoup.

AGATHE.

Je ne me rappelle aucunement les traits de monsieur.

LYSIMON.

Je le crois bien ; vous n'étiez pas née quand il vous a vue.

AGATHE.

Quel conte vous me faites là !

DORVAL, *à Agathe.*

Voici la vérité, mademoiselle. Apprenez que vous ressemblez, trait pour trait, à quelqu'un qui me fut bien cher autrefois. *(lui presentant le portrait.)* Daignez, je vous en prie, jeter les yeux...

LYSIMON, *avec humeur.*

Peine inutile, monsieur : mademoiselle ne se connait point en peinture.

AGATHE, *piquée et prenant le portrait.*

Pardonnez moi, monsieur. *(avec un cri d'étonnement.)* Ah !... je ne me verrais pas plus fidèlement dans un miroir !

DORVAL.

Je crois revoir ma Sophie ! et mon trouble à votrevue.....

LYSIMON, *tirant doucement Dorval par le bras.*

De grace, voisin, ne vous troublez pas si fort.

AGATHE, *regardant toujours le portrait.*

C'est bien moi, en vérité. *(à Dorval.)* Vous l'aimiez donc beaucoup ?

DORVAL.

J'éprouve, en vous voyant, que je n'ai jamais cessé de l'aimer.

AGATHE, *avec embarras.*

Monsieur...

LYSIMON, *à part.*

Allons, les voilà en conversation réglée ! *(à Agathe, lui montrant le portrait.)* Vous voyez donc bien, mademoiselle, qu'on tenterait vainement de le rendre infidèle.

DORVAL.

Adorer une aussi parfaite image, ne serait pas manquer à la fidélité.

AGATHE, *à Lysimon.*

Mais cela me semble assez raisonnable ce que monsieur dit là.

LYSIMON.

Ah ! cela vous semble ainsi !

AGATHE.

Entrez à la maison, messieurs : je vais à la rencontre de maman.

DORVAL.

On est allé la chercher. Pouquoi vous donner la peine.....

LYSIMON.

Oui, oui, allez mademoiselle.

AGATHE, *à part en sortant.*

Ce monsieur me parait fort aimable.

(Elle sort par le fond à gauche.)

SCENE IX.

LYSIMON, DORVAL, GERMAIN.

LYSIMON, *à part.*

Parbleu ! je viens de faire là une belle école !

DORVAL.

Il me semble, en vérité, que je viens d'être reporté par l'effet d'un pouvoir magique dans ces lieux et dans cet heureux tems ou je jurais à Sophie un amour éternel.

LYSIMON, *avec humeur.*

C'est fort bien, mais tâchez de revenir bien vîte où nous sommes.

DORVAL.

Ah ! monsieur, moquez-vous de ma constance; mais je vous jure....

LYSIMON.

Je ne m'en moque pas du tout; peste ! elle me fait une peur terrible, votre constance.

DORVAL.

Ah ! me croyez vous capable....

GERMAIN, *à Dorval.*

Monsieur, ce qui m'arrive à moi-même est aussi bien étonnant ! Vous avez vu cette vieille, tout à l'heure ? eh bien, je crois que c'est Marguerite.

DORVAL.

Marguerite !

LYSIMON.

Cette bonne femme en effet s'appelle Marguerite.

GERMAIN.

Là ! je m'en doutais. Eh bien, monsieur, c'est la mienne. Elle m'a fort bien reconnu, parce qu'enfin on n'est pas tellement changé.... et puis, vous le dirai-je, j'ai cru démêler dans ses rides certains traits..., et cette inscription....

DORVAL.

Marguerite ici ! (*à Lysimon.*) Ce que vous m'avez conté de cette dame, l'âge et la figure de sa fille...

LYSIMON.

Vous penseriez...

DORVAL.

Allons, cela n'est pas possible.

GERMAIN, *à lui-même.*

Ce serait la belle Marguerite que j'aurais vue là !

DORVAL.

Entrons, M. Lysimon, je suis impatient de voir arriver madame d'Orlis.

LYSIMON.

Tant que vous ne me parlerez que de la mère, je n'aurai rien à dire : mais je vous prie qu'il ne soit plus question d'Agathe. Vous prendriez, d'ailleurs, une peine inutile, les accords sont déjà faits, et puis je suis aimé.

DORVAL.

Rassurez-vous, monsieur.

LYSIMON.

C'est que vos souvenirs...

DORVAL.

Eh bien, monsieur, je suis résolu de fuir, si j'en suis trop tourmenté : êtes-vous content ?

LYSIMON.

A la bonne heure. Allons attendre ces dames dans le jardin. (*Il entre dans le jardin.*)

DORVAL, *à part, le suivant.*

Agathe serait la fille de ma Sophie !

GERMAIN, *suivant son maître.*

Pouvais-je présumer que cette vieille... Ah ! mon dieu !

SCENE X.

Mad. D'ORLIS, AGATHE.

AGATHE, *entrant par la gauche.*

Bon ! ils entrent dans le jardin. Ce monsieur est vraiment fort aimable.

Mad. D'ORLIS, *souriant.*

Voilà au moins la troisième fois que tu me le dis, Agathe.

AGATHE.

Ce n'est pas tout-à-fait un jeune homme ; mais il a très-bonne mine. N'est-ce pas une chose bien singulière que le portrait qu'il m'a montré me ressemble si parfaitement : quand on l'aurait... Ah ! le voilà le nom que je cherchais. C'est Sophie.

Mad. D'ORLIS, *vivement.*

Sophie, dis-tu ?

AGATHE.

Oui, maman, j'en suis sûre à présent.

Mad. D'ORLIS, *à part.*

Serait-il possible ? (*haut.*) Et le nom de ce monsieur ?

AGATHE.

C'est Dorval, je crois.

Mad. D'ORLIS, *vivement.*

Dorval ! (*à part.*) C'était aussi le sien.

AGATHE.

Si vous saviez, maman, de quels yeux il me regardait.

Mad. D'ORLIS.

Oui, parce que tu ressembles à Sophie. Mais s'il la revoyait.

AGATHE.

Quand il la reverrait, je suis Sophie d'aujourd'hui, moi; je voudrais bien voir que Sophie d'autrefois vint me le disputer.

Mad. D'ORLIS, *riant.*

En effet, je crois qu'elle aurait tort.

SCENE XI.

Mad. D'ORLIS, AGATHE, MARGUERITE.

Mad. D'ORLIS, *voyant venir Marguerite.*

Et Marguerite qui vient de me dire de son côté qu'elle a reconnu son cher Germain dans le valet de ce monsieur.

MARGUERITE.

Oh ! c'est bien lui, madame.

Mad. D'ORLIS.

Tu ne l'as donc pas reconnu, le maître ?

MARGUERITE.

Quel maître donc ?

AGATHE, *vivement.*

Ce monsieur qui était-là.

MARGUERITE.

Quoi ? serait-ce... Eh ! mon dieu ! pardon, madame, je n'ai regardé que Germain.

Mad. D'ORLIS, *à Marguerite*

Je n'en doute plus, c'est monsieur Dorval que nous connaissons.

AGATHE.

Quoi, maman ! vous seriez....

Mad. D'ORLIS.

Oui, cette Sophie dont il t'a montré le portrait.

AGATHE, *d'un air mécontent.*

Ah ! ah !

Mad. D'ORLIS.

Qu'est-ce donc, Agathe, cette nouvelle ne paraît pas t'intéresser.

AGATHE.

Oh ! pardonnez-moi, elle m'interesse beaucoup.

Mad. D'ORLIS, *souriant.*

Beaucoup ?

AGATHE.

A cause de vous, maman.

Mad. D'ORLIS.

J'entends.

MARGUERITE.

Quelle rencontre ! si vous ne vous étiez pas tant pressée, madame, de prendre un second époux...

Mad. D'ORLIS.

Marguerite, je m'en félicite encore tous les jours.

MARGUERITE.

Cependant, quand nous sommes arrivées ici, le souvenir de M. Dorval vous occupait encore beaucoup.

Mad. D'ORLIS.

Oh ! alors... Mais le tems et les circonstances changent bien nos sentimens. Tu ne faisais que de naître, Agathe, quand mon premier époux, ton père, mourut. Il avait dissipé sa fortune et une grande partie de la mienne. Mes parens étaient morts ; je voulus vivre inconnue au monde, et je vins habiter cette demeure champêtre. Quelques tems après, M. d'Orlis m'offrit, avec sa main, une fortune qui assurait le bonheur de ma chère fille. Pouvais-je balancer. Ah ! Marguerite, que sont, auprès d'un interêt aussi cher, les souvenirs chimériques d'un âge ou l'on réfléchit si peu.

MARGUERITE.

Oui, oui, sans doute. Cependant, convenez, madame, qu'il y a certaines personnes qu'on ne revoit jamais sans éprouver certain....

Mad. D'ORLIS.

Oui, comme Germain, par exemple.

MARGUERITE.

Eh mais....

Mad. D'ORLIS.

Quant à moi, je reverrai M. Dorval avec cette joie pure qu'on sent à retrouver un ami de son enfance. Mais si certaine ressemblance produisait sur lui son effet, j'aurais grand regret à l'engagement que nous avons pris avec M. Lysimon.

AGATHE.

Que voulez-vous dire, maman ?

Mad. D'ORLIS.

Oh ! ce sont des idées vagues. Je réfléchissais qu'un homme d'un âge mur à la vérité, très-aimable d'ailleurs ; tu me l'as dit, aurait pu....

AGATHE, *étourdiment.*

O mon dieu ! maman, je trouverai toujours bonnes les idées qui vous viendront.

Mad. DORLIS, *souriant.*

Fort bien ; mais, ma chère enfant, il est trop tard.

AGATHE.

Trop tard, dites-vous ? Mais je ne suis point encore mariée, maman.

Mad. D'ORLIS.

Ma fille, tu sais que M. Lysimon est l'intime ami de M. d'Orlis : mon époux a cette union à cœur, les paroles sont données, toi-même, tu n'as fait aucune objection quand nous t'avons consultée. Tu vois donc bien qu'il n'est plus possible de s'en dédire.

AGATHE, *doucement.*

Mais, maman...

Mad. D'ORLIS.

Entrons, ma chère Agathe. Ne fesons point attendre ces messieurs.

(Madame d'Orlis entre dans le jardin et Agathe la suit d'un air boudeur.)

SCENE XII.

MARGUERITE.

Mon cher Germain qui est revenu ! voilà de ces coups du sort... Mais, hélas ! les charmes qui l'ont séduit jadis.... Eh bien, voyez! tout cela a disparu sans que je m'en apperçusse pourtant.—Allons, allons, Marguerite, il ne te reste qu'un parti à prendre, c'est de te divertir de son embarras. Je viens de parler à Thérèse, et quand je lui ai... *(regardant la porte du jardin.)* Eh ! mon dieu ! Germain qui vient de ce côté !... Eh bien, eh bien, ne voilà-t-il pas que mon cœur palpite à présent ! — Allons, petit mutin, reste donc tranquille. Le voilà, le voilà. *(Elle s'éloigne de quelques pas.)*

SCENE XIII.

MARGUETITE, GERMAIN.

GERMAIN, *à lui-même.*

L'entrevue est touchante là-bas. Nous, de notre côté, allons voir si ma jardinière est encore chez cette commère Simone où elle m'a dit...

(Il va pour sortir, mais Marguerite qui s'est rapprochée se trouve devant lui face à face. Ils sont un instant sans parler.)

MARGUERITE.

Eh bien, Germain ?

GERMAIN.

Bonté du ciel ! c'est vous Marguerite !

MARGUERITE, *à part.*

Il me reconnaît enfin.

GERMAIN, *à part.*

Est-il possible que... Eh bien, j'en étais fou pourtant. *(prenant la main de Marguerite.)* Ma bonne Marguerite, je suis charmé de vous revoir.

MARGUERITE.

Il est charmé ! ce cher... Ah !

GERMAIN.

Voilà un soupir qui vient de loin, par exemple !

MARGUERITE, *montrant l'inscription sur le mur.*

Voyez-vous cette inscription ? Ce monument d'un tems... Ah ! Germain, nous ne nous séparerons plus, n'est-ce pas ?

GERMAIN, *à part.*

Que diable ! est-ce qu'elle penserait encore...

MARGUERITE.

Avec quel plaisir nous nous rappellerons ces momens charmans...

GERMAIN.

Oui, oui, nous en causerons, nous en rirons même ensemble. Mais, en ce moment-ci, il faut que je vous quitte. *(il va pour sortir.)*

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites donc, nous en rirons? Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

GERMAIN.

Au revoir, Marguerite.

MARGUERITE, *le retenant.*

Où allez-vous?

GERMAIN.

Je vais... Parbleu! je vais où j'ai affaire.

MARGUERITE.

Ingrat! Que veux-tu donc à cette jardinière dont tu parlais tout à l'heure.

GERMAIN.

A Thérèse? Si vous la connaissez, vous savez qu'elle est gentille et faite de manière...

MARGUERITE.

Que lui veux-tu?

GERMAIN.

Je lui veux... que je l'épouse sous huit jours, puisque vous voulez le savoir.

MARGUERITE.

Perfide! et moi, je t'apprends que tu ne l'épouseras pas.

GERMAIN.

Qui m'en empêchera?

MARGUERITE.

Moi. (*elle tire un papier de son porte-feuille.*)

GERMAIN.

Eh bien! que cherche-t-elle donc là?

MARGUERITE, *lisant gravement avec des lunettes.*

« Moi, Eustache Dubosquet, dit Germain...

GERMAIN, *riant.*

Miséricorde! c'est ma promesse!

MARGUERITE, *continuant.*

» Dit Germain, promets, m'engage et jure de prendre,
» pour ma seule et légitime épouse, comme aussi d'aimer
» d'amour éternel et sans partage aucun, la gracieuse Mar-

» guerite Desroches, avec tous les appas dont elle est en-
» core pourvue, et ce dans le plus bref délai, vu l'urgence.
(*à Germain.*) Parce qu'il était déjà question du voyage en Amérique. (*continuant de lire.*) « Fait ce jourd'hui, le...

GERMAIN.

Allons, allons, il y a prescription.

MARGUERITE.

Non pas, non pas. Laissez-moi finir. » Fait ce jourd'hui,
» le... (La date était en blanc, avec cette petite précaution une ligne plus bas.) « J'approuve l'écriture de la date ci-
» dessus. Signé Dubosquet, dit Germain. »

GERMAIN, *regardant sur le papier.*

Et vous l'avez remplie, cette date ?

MARGUERITE, *serrant le papier.*

Oui, mon cher ami, et je vous préviens que Thérèse sait déjà que vous m'avez fait tout fraîchement cette gracieuse promesse. (*Elle va pour rentrer.*)

GERMAIN.

Vous l'avez montrée à Thérèse ?

MARGUERITE.

Oui, tout à l'heure.

GERMAIN.

Mais, Marguerite, ce papier ne signifie plus rien.

MARGUERITE, *s'arrêtant.*

Comment, ne signifie plus rien ! Un acte qui porte : Fait ce jourd'hui, le 18 mai de l'an...

GERMAIN.

Un moment. Le billet dit : *avec tous les appas dont elle est encore pourvue.* J'espère que cette date est bien plus autentique.

MARGUERITE.

Autant l'une que l'autre, mon bon ami. Elles prouvent toutes deux que je suis encore à vos yeux...

GERMAIN.

Ah ! parbleu ! il est trop fort celui-là ! Allons, rendez-moi ce papier.

MARGUERITE.

Vous rendre un tel gage de votre tendresse ! Allons,

allons, modérez votre impatience; demain les fiançailles, mon cher Germain, et dans huit jours la noce. (*à part.*) Il est pétrifié ! (*Elle sort par le fond à droite.*)

SCENE XIV.

GERMAIN.

Vit-on jamais pareille entravagance ? Peut-elle à son âge... Parbleu ! qu'elle garde mon billet et tâchons de rejoindre ma Thérèse.

SCENE XV.

THÉRÈSE, GERMAIN.

GERMAIN.

Eh ! j'allais vous retrouver, ma chère Thérèse. (*Il veut lui prendre la main.*)

THÉRÈSE.

N'm'approchez pas, M. Germain.

GERMAIN.

De quoi s'agit-il donc ?

THÉRÈSE.

I'me l'demande ! pardine, c'est êt' ben traître toujours !

GERMAIN, *s'approchant de Thérèse.*

Expliquez-vous, ma belle amie.

THÉRÈSE, *reculant.*

N'm'approchez pas, vous dis-je. Fi ! c'est indigne à vous.

GERMAIN.

Quand vous voudrez me dire le sujet qui vous fâche...

THÉRÈSE.

Voyais c't'innocent qui n'sait pas c'qu'on veut li dire ?

GERMAIN.

Que je meure si... Ah ! serait-ce le billet que...

THÉRÈSE.

Ah ! vous l'savez donc à présent ? il est joli vout' billet !

GERMAIN.

Quoi ? c'est là... Mais vous n'avez donc pas vu que c'est une plaisanterie ?

THÉRÈSE.

On n'plaisante pas sur du papier timbré, monsieur.

GERMAIN.

Ecoutez-moi.

THÉRÈSE.

M'nierez vous qu'c'est vout' écriture ? Oh ! j'l'avons r'connu tout d'suite. C'est ben d'la même main que c'te belle chanson qu'vous m'baillîtes hier, qui commence comme ça : *gentille jardinière*. Parfide ! vous pensiais m'en faire accroire ? Ah ben, oui! v'nais y encore dans nout' jardin.

GERMAIN.

Vous seriez jalouse de Marguerite ?

THÉRÈSE.

Eh mais, la gracieuse Marguerite, avec tous l's'appas dont alle est pourvue est ben faite pour bailler d'la jalousie. J'vians d'la voir toute joyeuse et toute fiare comme eune épousée ; mais c'est qu'alle est en chemin pour ça aussi ! voirement c'est un chef-d'œuvre que c'te promesse, c'est si joliment tourné, qu'j'voudrais l'a savoir par cœur.

GERMAIN.

Ah ça, Thérèse, entendons-nous. Cette vieille folle vous a donc fait voir un chiffon de papier qu'elle dit...

THÉRÈSE.

Qu'vous li avez écrit d'vout' main. C'est i' vrai, oui ou non ?

GERMAIN.

C'est vrai.

THÉRÈSE.

C'est i' vrai qu'en l'écrivant, vous n'en finissiez pas, parce qu'à chaque ligne, fallait toujours qu'à s'laissît prendre un baiser qui vous ravissait l'âme ?

GERMAIN.

Je ne peux pas en disconvenir, c'est la vérité.

THÉRÈSE.

Eh mais, mon dieu ! c'est donc eune rage que c't'amour-là.

GERMAIN.

Et vous n'avez pas fait attention, en lisant ce papier...

THÉRÈSE.

J'ons fait attention à tout, monsisur. Y a même un mot que je n'comprenions pas et qui disait... c'est à la fin, où c'qu'y a : *dans le plus bref délai, vu... vu...*

GERMAIN.

L'urgence.

THÉRÈSE.

L'urgence, c'est ça. Marguerite m'a dit qu'ça voulait dire queuqu'chose qui presse ben fort. Ah ! mon dieu, l'urgence ! et pour Marguerite encore ! Adieu, j'vous souhaitons ben du plaisir. (*Elle veut sortir.*)

GERMAIN, *l'arrêtant.*

Un moment, Thérèse, que je parle à mon tour.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous m'direz ? N'êtes-vous pas convenu d'avoir écrit d'vout' main c'te promesse avec des baisers au bout d'chaque ligne, tant vout' urgence était grande ?

GERMAIN.

Mais la date de ce billet ?

THÉRÈSE.

Alle est d'aujourd'hui, pas pus vieux qu'ça.

GERMAIN.

Mais attendez donc ; cette date...

THÉRÈSE.

D'ailleurs, i' n'y a qu'huit jours qu'vous êtes dans l'pays, par ainsi...

GERMAIN, *riant.*

Thérése ! Thérèse ! vous n'imaginez pas sans doute que je suis amoureux de Marguerite ?

THÉRÈSE.

Qu'sais-je, moi ? chacun son goût.

GERMAIN, *hors de lui.*

C'est pour me faire donner au diable! Quoi? vous croyez...

THÉRÈSE, *avec impétuosité.*

J'crois qu'Marguerite a beaucoup d'appas pour queuqu'un d'intéressé comm' vous. A son âge, pardi, alle a eu l'tems d'en amasser plein des coffres. Allez, monsieur, c'est af-

freux ! m'faire un pareil affront ! j'en pleurons d'colère ! j'avions déjà tout plein d'urgence pour vous, mais ça vient de m'passer tout d'suite, et j'vous signifions de n'plus vous aviser d'me r'garder en face. Adieu.

(*Elle sort précipitemment.*)

SCENE XVI.

GERMAIN, *tout interdit.*

Mais, j'en deviendrai fou ! je n'avais qu'un mot d'explication à dire, et la drôle de fille n'a pas voulu l'entendre ! J'enrage de bon cœur ! Cherchons Marguerite, et tâchons de ravoir ma promesse. (*regardant vers le jardin.*) Ah ! voilà madame d'Orlis qui vient de ce côté avec mon maître. Passe au moins. Si Marguerite avait encore ces charmes là... (*eu s'en allant.*) Elle me rendra ma promesse ou nous verrons. (*il sort.*)

SCENE XVII.

Mad. D'ORLIS, DORVAL.

(*Mad. d'Orlis suivie de Dorval entre par la porte grillée, tenant son portrait à la main.*)

Mad. D'ORLIS.

M. Dorval, vous rirez de ma franchise ; je trouve ce portrait là charmant.

DORVAL.

Puisqu'il ressemble au modèle...

Mad. D'ORLIS.

Vous allez faire encore un compliment.

DORVAL.

Un compliment à vous, madame ? quand mon cœur...

Mad. D'ORLIS, *considérant le portrait.*

Ce chapeau de bergère, avec ce ruban noué sous le menton... cela m'allait fort bien.

DORVAL.

Ah ! Sophie ! j'éprouve en ce moment...

Mad. d'Orlis.

Doucement, s'il vous plait: c'est madame d'Orlis que l'on m'appelle.

Dorval.

Pardon, madame, je venais de l'oublier.

SCENE XVIII.

Les précédens, LYSIMON.

Mad. d'Orlis, *à Lysimon qui entre.*

Venez donc voir, M. Lysimon... Mais Agathe, je la croyais avec vous.

Lysimon.

Madame, elle vient de me dire que le soleil l'incommode, et je crois qu'elle est allée...

Mad. d'Orlis, *riant.*

Mettre un chapeau, peut-être? J'aime assez cette précaution. (*montrant le portrait.*) Le dernier qu'elle a fait venir de Paris, ressemble beaucoup à celui-ci. Voyez donc, mon cher voisin, on a la bonté de m'assurer que c'est là mon portrait.

Lysimon.

Il y a bien en effet quelque chose...

Mad. d'Orlis.

Allons, vous n'êtes pas galant, vous.

Lysimon.

Pardon, madame; mais je connais quelqu'un à qui ce portrait ressemble bien davantage. N'est-ce pas, voisin?

(*Dorval hésite à répondre.*)

Mad. d'Orlis.

Prenez donc garde, vous embarrassez monsieur. Il était tout à l'heure en train de me dire de si jolies choses, que si je ne l'avais fait souvenir qu'il ne me convient pas de les entendre... Mais vous avez raison, j'admire aussi comme ce portrait ressemble à ma fille.

Dorval, *avec vivacité.*

Ah! madame, le rapport est frappant! mais c'est que mademoiselle Agathe est charmante?

Mad. D'ORLIS.

A la bonne heure, voilà comme j'aime à vous entendre parler.

LYSIMON.

Eh bien, moi, madame, je me passerais fort bien d'être témoin de ses admirations.

Mad. D'ORLIS.

Que dites-vous donc, M. Lysimon ?

LYSIMON, *avec humeur.*

Je dis... je dis que votre fille aurait beaucoup mieux fait de ressembler à tout autre qu'à vous, madame.

Mad. D'ORLIS.

Allons, rassurez vous.

DORVAL, *à Lysimon.*

Que vous êtes heureux, monsieur !

LYSIMON.

Heureux ! je n'en sais plus trop rien.

DORVAL.

N'allez-vous pas devenir l'époux de la plus aimable...

LYSIMON.

Eh bien, oui, oui. Mais vous êtes mon voisin, et vous avez, à mon gré, beaucoup trop de mémoire.

Mad. D'ORLIS.

Ah ! voilà ma fille. Approche donc, Agathe.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, AGATHE.

(*Agathe entre timidement : elle a un chapeau de paille assujetti par un ruban sous le menton.*

DORVAL, *avec admiration.*

Ah !

Mad. D'ORLIS.

J'aurais parié, ma fille, que ton choix serait tombé sur ce chapeau là.

AGATHE, *honteuse.*

Maman, c'est que...

Mad. D'ORLIS.

Ne rougis pas, Agathe, il te va à ravir.

DORVAL.

C'est un véritable enchantement ! (*saisissant la main d'Agathe.*) O ma Sophie ! vous dont l'image chérie...

LYSIMON, *les séparant.*

Eh bien, eh bien ! est-ce que vous perdez la tête ? voyez donc, il se croit encore sous le berceau de jasmin ! (*à Agathe.*) Et vous, mademoiselle, vous souffrez...

AGATHE.

Puis-je empêcher monsieur...

LYSIMON.

Oui, mademoiselle, en lui disant que la liberté qu'il prend vous déplaît.

AGATHE.

Mais, monsieur, je mentirais, si je disais cela.

LYSIMON.

Comment ? vous... (*à lui-même.*) Oh ! que j'enrage de bon cœur !

DORVAL.

Mais n'est-ce point une fatalité ? Pourquoi faut-il qu'en me rendant mes premières et mes plus douces illusions, l'amour oppose encore à mon bonheur, précisément les mêmes obstacles et me fasse éprouver les mêmes tourmens ! Ah ! charmante Agathe !

AGATHE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, maman ?

DORVAL.

Que je vous adore, mademoiselle, et que je suis le plus malheureux des hommes de me voir obligé de quitter pour jamais des lieux ou je dois laisser tout ce qui m'est le plus cher au monde. Monsieur Lysimon, je vais remettre en vente le château que je me félicitais encore ce matin d'avoir acheté dans votre voisinage; je vais...

LYSIMON, *lui serrant la main.*

J'ai un acquéreur tout prêt, M. Dorval, mais nous n'en resterons pas moins bons amis, de loin.

AGATHE, *à Dorval.*

Quoi ? monsieur, vous voulez nous quitter : où trouverez vous ailleurs... Maman, si vous l'engagiez à rester, je suis sûre qu'il n'oserait pas vous désobliger.

Mad. D'ORLIS, *prenant Lysimon à part.*

M. Lysimon, vous avez notre parole et nous sommes incapables d'y manquer; mais entre nous, mon cher voisin, votre âge, le sien... Vous voyez déjà que M. Dorval lui plaît davantage, et....

LYSIMON.

Je vous entends, madame : vous voudriez... oui, oui, je commence à comprendre qu'il serait peu sage en effet... (*à part.*)Allons, je serais un sot de vouloir...(*haut.*)M. Dorval, vous garderez votre château.

DORVAL.

Comment, monsieur ?

LYSIMON.

Vous épouserez la copie de votre Sophie.

Mad. D'ORLIS.

Bien, M. Lysimon.

DORVAL, *à Lysimon.*

Quoi ? vous seriez assez généreux...

LYSIMON.

Pas du tout, en vérité: car je vois clairement que c'est à moi-même que je rends service.

DORVAL, *à Agathe.*

Aimable Agathe, daignerez-vous me dire si je puis espérer de vous plaire.

AGATHE, *timidement et regardant sa mère qui sourit.*

Monsieur... je ressemble à maman.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE, GERMAIN.

MARGUERITE, *à Germain qui la suit.*

Non, non, petit importun.

Mad. D'ORLIS.

Qu'est-ce, Marguerite ? tu tiens rigueur à ce pauvre garçon.

MARGUERITE.

Il exige des choses aussi !

GERMAIN.

Allons, j'exige des choses à présent ! qu'elle me rende seulement un maudit papier, et qu'elle....

Mad. D'ORBIS, *riant.*

Ah ! c'est certaine promesse sans doute.

MARGUERITE.

Justement. Je veux épouser l'objet de mes premières amours, moi.

GERMAIN.

Ses premières amours ! Elle avait alors quarante ans.

Mad. D'ORBIS.

Allons, ma bonne Marguerite, il ne faut pas que le valet soit moins heureux que le maître.

MARGUERITE, *se retournant vers le jardin.*

Approchez, Thérèse.

SCENE XXI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, THERÈSE, *accourant en riant*

GERMAIN.

Quoi ? Thérèse ne m'en veut plus ?

THÉRÈSE.

Non, non, d'puis qu'Marguerite m'a expliqué la date d'vout' maudit papier. J'apprendrai vout' chanson, monsieur Germain.

MARGUERITE, *déchirant le billet.*

Tenez, petit ingrat, voilà le cas que je fais de votre promesse.

GERMAIN.

Ma bonne Marguerite, que je vous embrasse. (*il l'embrasse.*)

MARGUERITE, *se rengorgeant.*

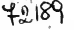
Prenez donc garde, Thérèse vous voit.

LYSIMON, *à Dorval.*

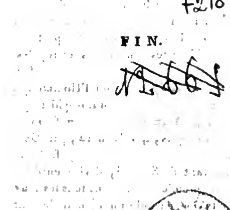
Mon cher voisin, c'est un tour bien perfide au moins que m'ont joué là vos souvenirs d'amour.

DORVAL.

Ah ! monsieur, grâce à la charmante Agathe, ces souvenirs sont redevenus pour moi l'amour même.



FIN.



Livres nouveaux qui se trouvent chez le même libraire.

L'Homme à Projets, par *Pigault-Lebrun*, 4 vol. in-12. 9 f.

Histoire de Napoléon Ier. Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des portraits de Leurs Majestés Impériales et royales. 15 f.

Les mille et un Guignons, ou l'Homme qui a renoncé à tout, roman philosophi-tragi-comique, 4 vol. in-12. 7 f. 50 c.

La Femme à projets, 4 vol. in-12, par *Dorvigny*. 7 f. 50 c.

Nouveau savant de Société, divisé en deux parties : la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix tours; par M. du Cœur-Joly, 2 gr. vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 l.

Secrétaire de la Jeunesse, contenant des Lettres pour les fêtes, anniversaires, premiers jours de l'an, adressées à des pères et mères, oncles et tantes, parrains et marraines, etc. Lettres de reconnaissance pour des bienfaiteurs et protecteurs; de félicitation et de condoléance; lettres sur toutes sortes de sujets entre parens, amis et amies, 1 vol. in-2. 2 50 c.

Lina, ou le Mystère, opéra en 3 actes, de M. R. St.-C., musique de Daleyrac. 1 f. 50 c.

Volage, (le) ou le Mariage difficile, comédie en 3 actes et en prose, de M. Caigniez. 1 f. 50 c.

LA NUIT

AUX AVENTURES,

COMÉDIE.

DRAMES ET COMÉDIES

Qui se trouvent chez CAILLEAU, *Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.*

A.

ABDOLONIME, ou le Roi berger.
A bon Chat, bon Rat.
A bon Vin point d'enseigne.
Absence du Maître. (l')
Ainsi va le Monde.
Alexis & Rosette.
Amant de retour. (l')
Amour & Bacchus au Village. (l')
Amour Quêteur. (l')
Amour Suisse. (l')
Amours de Montmartre. (les)
Anglais à Paris (l')
Anglaise (l') déguisée.
Arlequin muet.
Arlequin Roi dans la Lune.
Aveux imprévus. (les)
Avocat Chansonnier. (l')
Bal Masqué. (le)
Ballon. (le)
Barogo.
Bataille d'Antioche. (la)
Battus payent l'amende. (les)
Bayard, ou le Chevalier sans peur & sans reproche.
Bienfaisans. (les)
Bienfait anonime. (le)
Bienfait récompensé. (le)
Blaise le Hargneux.
Bon Seigneur. (le)
Bon Valet. (le)
Bonnes gens. (les)
Boniface Pointu.
Bons Amis. (les)
Bottes de Foin. (les)
Brebis (la) entre deux Loups.
Cabinet de Figures. (le)
Cacophonie. (la)
Café des Halles. (le)
Ca n'en est pas.
Caprices (les) de Proserpine.
Carmagnole & Guillot Gorju.
Chacun son Métier.
Cent Ecus. (les)
Cent Louis. (les)
Consultations. (les)
Corbeille enchantée. (la)
Christophe le Rond.
Churchill amoureux.
Colporteur supposé. (le)
Danger des Liaisons. (le)
Déguisemens Amoureux, (les)
Déguisemens, (les)
Déserteur, Drame.
Devin par hasard. (le)
Deux (les) font la paire.
Deux Fourbes. (les)
Deux Sœurs. (les)
Deux Sylphes. (les)
Dinde du Mans. (la)
Diogène Fabuliste.
Double Allégresse. (la)
Dragon (le) de Thionville.
Duel (le)
Dupes de l'Amour. (les)
Échange (l') des deux Valets.
École des Coquettes. (l')
Écolier devenu Maître. (l')
Écossaise. (l')
Ecouteur aux Portes. (l')
Emménagement de la Folie. (l')
Enrôlement supposé. (l')
Ésope à la Foire.
Espiéglerie amoureuse. (l')
Étrennes de l'Amour, de l'Amitié & de la Nature. (les)
Eustache Pointu,
Fanfan & Colas.
Fanny.
Faux Talisman. (le)
Fausses Consultations. (les)
Fausses Infidélités. (les)
Faux Ami, Drame. (le)
Fédéric & Clitie.
Femme comme il y en a peu. (la)
Femmes & le Secret. (les)
Fête des Halles. (la)
Fête Villageoise. (la)
Fin contre Fin.
Fête de Campagne. (la)
Folies à la mode. (les)
Fou raisonnable. (le)